

Théâtre Ouvert

Écritures

PRIX de VENTE: 1F.
21, rue CASSETTE
75006 PARIS . 222.77.00

avril 1979 n° 7

**ni
lieu
ni
maître**

Merci aux auteurs, comédiens, directeurs, écrivains, équipes théâtrales, journalistes, metteurs en scène, organisations représentatives de la profession, poètes, réalisateurs, spectateurs et techniciens, qui, par centaines, dépassant les cloisonnements habituels, se sont unis, après l'annonce de l'exclusion de Théâtre Ouvert du Festival d'Avignon-Jean Vilar, pour exprimer leur "stupeur" et demander "à Paul Puaux et à son équipe de reconsidérer leur décision", dans une motion de protestation, rédigée à l'initiative d'un groupe de professionnels du spectacle.

Nous prions ceux qui nous ont invité à partager leur lieu et leur feu, de bien vouloir, pour l'instant, accepter, avec nos remerciements, notre impatiente patience.

Notre travail est un tout : il est fait d'une alternance d'élaboration souterraine poursuivie toute l'année et de mises à/jour pour lesquelles le public joue un rôle vérificateur appréciable. Et c'est bien d'un lieu et d'un public que la décision autoritaire de l'administrateur permanent nous prive brutalement. Le Festival d'Avignon-Jean Vilar était notre seule base permanente, nous permettant, en un temps ramassé, de présenter au public et aux professionnels une part importante et diversifiée de notre travail. Et, dans l'ensemble de la programmation du Festival, Théâtre Ouvert - appelé encore récemment, dans divers documents, par l'administrateur permanent "le secteur Théâtre Ouvert" - représentait un banc d'essai pluraliste.

(suite page 2)

ni lieu

ni maître

(suite)

Huit ans après l'accord passé avec Jean Vilar, les conditions de la création contemporaine renvoient toujours fondamentalement au politique : faut-il gérer la crise ? Ne faut-il pas plutôt essayer d'apporter quelques réponses aux questions posées par les animateurs, et singulièrement par le "jeune théâtre", sans leur proposer un miroir aux alouettes et des conditions de production au rabais ? Ne faut-il pas, également, favoriser l'expérimentation pour échapper au critère de la seule rentabilité, toujours paralysante en matière de création artistique ?

Dès lors que le débat devenait public, nous aurions, pour notre part, souhaité qu'il se situe à ce niveau. On a préféré pratiquer l'amalgame et le procès d'intentions : il nous serait facile de relever erreurs, omissions, affirmations et allusions gratuites, incohérences et contradictions dans les déclarations de la direction du Festival. Mais nous continuerons à nous refuser à la polémique. Ce qui nous importe, aujourd'hui, c'est de bien cerner les moyens nécessaires à la continuité de notre travail.

Certes, la subvention de Théâtre Ouvert - que seul son directeur est habilité à demander et négocier - est attribuée pour "*l'ensemble de ses activités*", sans mention de lieu. Certes, la Direction du Théâtre, comme celle de France Culture, apprenant de la bouche de son directeur l'exclusion de Théâtre Ouvert, l'ont immédiatement assuré de la continuité de leur soutien.

Mais il nous faut maintenant faire exister ce lieu de travail permanent dans lequel Théâtre Ouvert pourra poursuivre, avec les écrivains et les praticiens du théâtre rapprochés, une démarche faite d'abord de liberté. La promesse nous en a été faite par le Ministère ; il reste à la concrétiser - enfin !

T.O.

encore une fois le quotidien

ÉCRITURES
LIBRES

Je voudrais poser, sans précautions, la question suivante : pourquoi ce malentendu à propos du quotidien ? De ce qui a pu, le temps d'une demi saison, apparaître comme une dimension du théâtre. Et le temps, d'un demi effet de mode, succomber sous la pression de ce qui était devenu sa hâtive idéologie. Pourquoi donc, ce qui devait avoir la violence d'une rupture, est-il devenu le retour débile d'un naturalisme toujours en veine de recyclage. D'un populisme régressif. Oui, il s'agit bien d'un malentendu !

Ceci d'abord : le "quotidien", en ce qui me concerne, n'a jamais désigné autre chose que la prise en compte d'une dimension de la finitude. C'est-à-dire la seule possibilité, pour aujourd'hui, du théâtre - à savoir de la tragédie. En tant que tel, par conséquent, il n'a jamais désigné une expérience théâtrale particulière (délimitée par exemple par le label "théâtre du quotidien") mais bien une "prise de mesure". Je le répète : la visée même du théâtre à l'égard du réel. Le risque de la dimension du théâtre - là-même où il est dit que celle-ci s'efface. Aussi n'y a-t-il pas de concept du quotidien, mais d'une part un principe, et d'autre part le lieu commun d'un fantasme. Car on aurait beaucoup de mal, en vérité, à dire ce que le quotidien désigne. Et son fonctionnement, de fait, est bien celui d'un recours : là où l'analyse s'arrête, la vie commence ! La vie telle qu'en elle-même, évidemment ! Tout est donc possible : à commencer par la régression et les sottises. Il suffisait pourtant de lire, et de retenir cet énoncé, au fond programmatique : "qui se fait, qui revient chaque jour". Car, de cette répétition, nous n'aurons jamais fini de prendre la mesure.

Ceci ensuite (et c'est la cause !) : il y a beaucoup plus de spectacle dans la rue qu'au théâtre. Partout ailleurs, qu'au théâtre. Un exemple : une récente enquête aux U.S.A., montre que pour la première fois de son histoire, la TV est moins regardée. Et les enquêteurs de se réjouir. Ils ont tort ! S'il y a baisse, en effet, de la fascination par le petit écran, c'est tout simplement que - première-

ment, la TV a changé de nature et que de plus en plus, aux U.S.A., elle devient un terminal de ordinateur (le frigidaire et le mixer de l'information) et que deuxièmement surtout, le branchement spectaculaire organisé par la TV, n'a plus besoin du petit écran comme support, parce qu'à présent le branchement TV - la connexion vidéo aussi bien - est partout dans les agglomérations urbaines et que c'est lui qui déjà commande à nos comportements. Des déterminations propres, nous sommes donc entrés dans l'ère de la reproduction de plus en plus rapide, de plus en plus jouissante, flottante, et brutale, des formes - des simulacres. En somme, le monde est devenu spectacle. Le "quotidien" au théâtre devait indiquer un retour - un épuisement. La prise en considération, en effets, de ce qu'il y a de latent dans le spectacle. Ou, faute de mieux, qui lui est antérieur. Sans pourtant qu'il s'agisse forcément de l'histoire des historiens. Une rhétorique de l'absence donc - une rhétorique du silence, et non une petite idéologie du point de suspension ! Ceci par conséquent : le théâtre comme analyseur du spectaculaire. Qui d'autre que lui, en effet ? Le théâtre comme analyseur du spectacle. Il serait, bien entendu frivole ici de prétendre en faire la généalogie. N'est-ce pas lui qui depuis une certaine scène et un certain rite d'Église est la matrice de notre mode de représentation, en Occident ?... Le triomphe du théâtre est donc absolu - pas dans les salles conçues à cet effet, mais dans la rue ! D'où, autre exemple, ce sentiment d'ennui qui nous assaille le plus souvent lorsque nous sommes au "théâtre". Même si la production est excellente. Si nous prenons cela au sérieux, si nous ne le dénions pas simplement au nom du métier, alors nous serons peut-être en mesure de comprendre enfin, que le théâtre ne doit plus entretenir avec le "spectateur" le même rapport que celui que demandent les médias. Il ne peut plus s'agir de manipulation.

Le motif du quotidien - comme répétition, comme risque du tragique - est ainsi de l'ordre de court-circuit au coeur même du toujours déjà-vu. Sa stratégie, celle de la remise en énigme de la transparence des corps.

D'une interruption de la reproduction hallucinante des doubles. L'analyse encore, comme inquiétante étrangeté. Comme recueillement sur ceci qu'aujourd'hui on ne meurt plus, mais qu'on disparaît. Et on comprend alors, que Hölderlin, de ce point de vue, devient tout à fait incontournable. Car, soit dit en passant, c'est bien lui qui rappelle à la dimension du quotidien. De cela, qu'au travers de la *Metrische Fassung***¹, il appelle la corrélation secrète entre la plénitude et l'indigence - ou la Beauté pure ne se conçoit qu'au risque du monde désolé. Le spectacle aujourd'hui, n'est autre chose que l'organisation inouïe de la jouissance que nous prenons à notre auto-surveillance. Et la tâche "politique" du théâtre est de comprendre cela - en le mettant en panne. L'autre nom encore d'une césure. Et, seule, la tragédie me semble à même de nous inviter à cette lucidité.

Le "quotidien" est donc une "introduction à la finitude" (Hölderlin). Et non une formule incantatoire ou un commode slogan. C'est pour cela sans doute qu'il faudrait enfin cesser de le mettre à toutes les sauces.

Michel DEUTSCH

* Bien que le dit "Théâtre du quotidien" se soit trouvé, effectivement au coeur du problème - à ses débuts !...

** Formation métrique.

20 jours pour la création contemporaine

à aubervilliers

20 jours, c'est peu et beaucoup à la fois.

Peu si l'on songe à la pente qu'il faudrait suivre en la remontant, pour reprendre la parole de Gide parlant des pauvres, et beaucoup eu égard aux moyens dont nous disposons. Mais c'est aujourd'hui une manière, en la circonstance, pour le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, qui nous avait invité dès le printemps dernier, comme pour Théâtre Ouvert, d'affirmer, néanmoins, l'idée même de la création contemporaine. Et si, en effet, nous jouons à exister ?

A Aubervilliers, dans ce qui fut le premier des Théâtres populaires de la périphérie parisienne, Théâtre Ouvert proposera une série d'actions qui iront de simples lectures à plusieurs voix dans les lycées de la ville à la création d'un spectacle par le Théâtre des Quartiers d'Ivry, jetant ainsi une passerelle, pour l'occasion, entre deux Théâtres de la banlieue ouvrière. Comment faire de la création contemporaine si près de Paris alors qu'il faut encore, pour l'instant du moins, défricher un public en pleine mutation sociale ? Ce sera sûrement l'une des questions qui sera abordée au cours de la Rencontre publique dont le thème - *Où en est la création théâtrale contemporaine française ?* - indique assez clairement qu'il y a, hélas !, beaucoup de chemin à parcourir ! Faut-il à chaque fois repartir de la base ?

En liaison avec Christian Richard, responsable du secteur enfance/jeunesse du Théâtre de la Commune, nous allons mener une action de sensibilisation à la création contemporaine, avec ce qui fut, à Avignon, un des moments les plus émouvants de notre présence à la Chapelle des Pénitents Blancs, *Fils Carlos décédé*. Nous espérons que les comédiens qui liront aux lycées la pièce de Joseph Guglielmi, Betty et Michel Raffaëlli, pourront les convaincre que ce flash sur l'émigration est aussi un regard neuf sur le théâtre d'aujourd'hui.

Les lectures à plusieurs voix sont à distinguer de celles du Gueuloir dont nous ne savons pas, au moment où ces lignes sont écrites, les pièces étant retenues sans sélection dans l'ordre d'inscription, ce qu'elles seront. On peut toujours espérer... C'est ce que nous ferons, le plaisir de la découverte chevillé au cœur, avec la complicité des spectateurs, prêts à accorder leurs oreilles et leur sensibilité au ton d'un auteur lisant, en première audition, sa pièce, aidé, quand c'est nécessaire, de quelques comédiens de son choix. Comme à l'issue de chacune des manifestations de

Théâtre Ouvert, le public pourra dialoguer avec l'auteur et donner à chaud ses réactions. A chacun sa liberté...

Le spectateur des mises en espace aura quant à lui celle de pouvoir imaginer le spectacle futur possible à travers chaque présentation d'un texte nouveau d'un auteur d'expression française et qui sera montré sans décor ni costumes, avec éventuellement la brochure à la main, après un travail de répétitions volontairement limité sans que pour autant la qualité le soit.

Chaque metteur en scène ayant eu à choisir la pièce qu'il voulait défendre à un moment de sa démarche personnelle, il nous sera difficile de prétendre à une cohérence thématique. Il n'en demeure pas moins que les choses de théâtre étant de plus en plus ancrées dans la réalité multiple de notre aujourd'hui, Jean-Claude Fall et Ewa Lewinson ont choisi des textes qui, au travers d'histoires de femmes cherchant à se trouver, ont en commun leur quotidienneté et leurs dérapages subtils. Il faudra plus qu'*Un ou deux sourires par jour* pour que les deux amies de la pièce d'Antoine Gallien trouvent celui de toute une vie où angoisses rêvées, sexualité rentrée et espérances frustrées s'entremêlent dans un écheveau délicat.

Sauvée de l'"holocauste", *Aïda vaincue* revient du Canada pour se frotter à l'Histoire, la sienne, celle de sa famille et, quoi que l'on pense, la nôtre : le lyrisme de René Kalisky n'est qu'un masque pour dire l'innommable après les fumées d'Auschwitz et les nuages d'Hiroshima. Ah ! mais ça n'est pas gai tout cela, direz-vous ? Mais si, mais si : la manière de Gallien et de Kalisky est faite de ce mélange détonateur où le grave se mêle à l'humour, le poétique à la tendresse. Avec la complicité de leurs metteurs en scène et des comédiens, ils essayeront de faire grincer les dents à l'Histoire.

L'Histoire - les histoires - la Femme - les femmes - la Mémoire - les mémoires - c'est aussi *Zina*, de l'auteur tunisien Farid Gazzah, qui, à travers le(s) souvenir(s) d'un enfant au "hammam", revoit un passé dans lequel désirs et interdits se renvoient les images éclatées d'un monde en devenir se mirant lui-même dans une eau dont on se demande si ce n'est pas la vie qui coule tout simplement.

Si Ewa Lewinson assure sa première mise en espace, Jean-Claude Fall (avec *Nadia*, de Bernard Cuau) et

Les 25, 26 et 27 avril à 20 h 30

UN OU DEUX SOURIRES PAR JOUR
d'Antoine Gallien
mise en espace de Jean-Claude Fall

avec Marie-Paule André, Jean-Gabriel Nordmann, Rebecca Pauly, Brigitte Rouan, et la collaboration à la mise en espace de Jean-Gabriel Nordmann.

Les 3, 4 et 5 mai à 20 h 30

AIDA VAINCUE
de René Kalisky
mise en espace d'Ewa Lewinson

avec Françoise Bette, Frédéric Charbonneaux, Monique Couturier, Huguette Forge, Jean-Pierre Jorris.

Les 10, 11 et 12 mai à 20 h 30

ZINA
de Farid Gazzah
mise en scène d'Antoine Vitez, décor de Jean-Baptiste Manessier
par le Théâtre des Quartiers d'Ivry

avec Farid Gazzah, Yveline Hamon, Odile Locquin, Claire Magnin, Vincent Massoc, Claire Wauthion, Carlos Wittig.

Du 23 au 27 avril

Lectures dans les lycées de *FILS CARLOS DÉCÉDÉ*
de Joseph Guglielmi, Betty et Michel Raffaëlli,
sous la direction de Michel Raffaëlli, avec Miloud Khetib,
Jean-Pierre Laurent, Dimitri Radochevitch, Betty Raffaëlli

Le 5 mai, à 15 h et 17 h, le 12 mai à 14 h 30 : GUEULOIR

Le 12 mai à 17 h : RENCONTRE PUBLIQUE sur le thème :
"Où en est la création théâtrale contemporaine française ?"

Antoine Vitez (avec *m = H*, de Xavier Pommeret, et *Catherine*, le théâtre-récit qu'il avait tiré des *Cloches de Bâle* d'Aragon) sont familiers de la formule de Théâtre Ouvert. Mais cette fois, avec *Zina*, Antoine Vitez présentera à notre invitation la première d'un spectacle qui nécessairement "bougera" d'Aubervilliers à Ivry quand il y sera donné avec les autres spectacles créés par le Théâtre des Quartiers d'Ivry, à l'occasion du "Printemps à Ivry".

A Ivry comme à Aubervilliers, il y a là une volonté affichée dans une même saison de défendre à la fois

les classiques et les auteurs contemporains. Pour notre part, nous n'avons qu'à nous préoccuper du répertoire d'aujourd'hui. Puissent ces 20 jours pour la création théâtrale contemporaine proposés par Théâtre Ouvert y contribuer.

Avec *Un ou deux sourires par jour*, *Aïda vaincue* et de nouvelles lectures du Gueuloir, nous irons, aussitôt après Aubervilliers, à Nice, du 15 au 19 mai. Ensuite ? Le combat continue...

Lucien ATTOUN

Théâtre Ouvert à nice

A l'invitation du Nouveau Théâtre de Nice

Les 15, 16 mai à 19 h 30

UN OU DEUX SOURIRES PAR JOUR

Les 18 et 19 mai à 19 h 30

AIDA VAINCUE

Les 16 et 19 mai à 17 h

LE GUEULOIR

cellule

D'abord ce mot "cellule de création". Un peu scientifique, un peu disciplinaire peut-être (la cellule c'est celle d'un parti ou l'unité organique d'un corps de toute façon c'est parfaitement organisé !).

Nous verrions bien. C'était ma première expérience de cela. Ensuite pas de metteur en scène, donc pas de chef, sinon cet auteur qu'il faudrait aider à écrire une pièce, nourrir, inspirer, nous comédiens. Pas de texte du même coup, donc pas de distribution (untel c'est le rôle principal, elle c'est la mère, lui n'intervient qu'au troisième acte, etc...). Enfin et surtout pas de *représentation* à la fin, pas de résultat à donner, pas de public.

Une fois constatées toutes ces négations, les absences de ce qui fait d'habitude le cadre d'un spectacle, et qui est au départ le lot du comédien de théâtre, que restait-il ? On nous payait bien pour faire quelque chose ? Il restait le travail...

A nous de nous débrouiller avec cette liberté inhabituelle, inquiétante et excitante. On se connaissait à peine entre nous, parfois pas du tout. Les premiers jours serviraient à faire connaissance, à confronter nos affinités et nos divergences, nos trajets différents dans le "métier", à nous mettre d'accord sur un dénominateur commun, à choisir un peu la route que nous ferions ensemble.

On s'est donc retrouvé un jour glacé de Janvier dans une salle paroissiale (un temple protestant je crois) tous les six autour d'une table, sans quitter nos man-

teaux parce que le chauffage marchait à peine. Serge Ganzl, l'auteur, sortit de sa serviette de la paperasse et nous éclaira sur son projet. Il avait un thème : l'Utopie. Il avait une référence culturelle, de quoi nous rassurer sans doute : Fourier et ses projets de Phalanstère. Il avait même une ébauche dactylographiée de scénario : six pages sur l'histoire d'une famille au début de ce siècle qui, une fois éparpillée, se retrouve à l'occasion de l'enterrement de la grand-mère, dans une grande maison à la campagne et décide, chacun pour des raisons différentes, d'y rester et d'y vivre en communauté. Ils y passent cinq saisons : le temps d'un échec dû à l'irresponsabilité bavarde du père, à la mort des moutons, à l'anorexie d'une cousine. Ils auront pratiqué l'élevage, l'amour libre, le rêve de l'Amérique, le théâtre, l'isolement au monde extérieur. Et au bout de cinq saisons il faudra ré-enterrer la grand-mère.

Mais alors la pièce était là, et les rôles, et les situations, il ne manquait plus que les dialogues que nous aurions dû pondre devant un auteur-voyeur qui consignerait tout dans son grand cahier ! Le scénario était foisonnant comme l'est Ganzl, séduisant, mais nous ne savions plus où était notre liberté ni dans quel créneau il fallait limiter notre création. A la fois rassurés d'avoir quelque chose sur quoi démarrer, et déçus d'être dès l'abord programmés. Le cul entre deux chaises, dans une liberté surveillée. Et tou-

jours sans savoir comment nous allions *faire* ! Pratiquement. Concrètement. Chaque jour de midi à sept heures. Pendant quatre semaines. Tous les six.

Tout raconter sur le travail, faire une synthèse, tirer des conclusions, m'est impossible. Essayer simplement de jeter par bribes mes impressions sur un travail qui fut enthousiasmant et épuisant, qui n'eut pas de témoin, et qui pour l'instant n'a pas de suite.

D'abord nous avons tué le père. En l'occurrence l'auteur Ganzl. Après avoir obéi à son scénario pendant trois jours. Avoir accepté de "faire" le père, la grand-mère, la cousine. Nous avons jeté le scénario par dessus bord. A quoi bon inventer une utopie si nous retombions dès le départ dans la plus solide des conventions sociales : la famille ? Il ne serait plus l'auteur mais aussi l'acteur, il improviserait avec nous, et chacun se relayerait au cahier pour consigner les événements, à égalité. Ganzl était bien sûr d'accord, je crois même ravi de ce détronage. Pas plus que nous il n'avait envie de faire le chef !

Ensuite nous avons changé de lieu, passant sur une vraie scène - celle du théâtre Edouard VII - encombrée encore de morceaux de décor. Devant des fauteuils aveugles.

Nous avons institué, c'était mon dada, une séance d'échauffement physique, de jeux vocaux, de travail en cercle et pieds nus, au début de chaque journée de travail. Ça rechignait fer-

de création (janvier 79) *

me, mais je crois que tout le monde a fini par en admettre la nécessité. Et puis nous avons improvisé. Sur des mots, des phrases, tirés du texte dactylographié, sortis de leur contexte, comme : Excès - Mouton - l'Amérique - Rite - l'Été - Théâtre - ce qu'elle avait toujours été - Départ - etc...

Tout pouvait nous servir dans les objets présents sur le plateau, dans ceux que nous avions amenés le matin avec nous. Toutes les histoires de la veille, vécues dans ce temps où nous n'étions plus ensemble, où nous étions à nouveau éparpillés dans nos familles, nos maisons, nos vies "privées".

Entre deux séances d'utopie. Sur le cahier outre le compte-rendu des improvisations nous avons fait des dessins, collé des articles de journaux.

Un jour nous sommes partis ensemble à la campagne et nous avons joué au billard dans le café que nous avons inventé : "Chez Robert".

Parfois rien ne venait, l'énergie n'était pas là, la salle vide du Théâtre était lugubre, nous nous supportions mal, et ne savions plus ce que nous faisons là.

Dans les improvisations nous avons expérimenté la peur, l'agressivité, la solitude, la saleté, le vide, le délire. Aussi nous avons inventé une rivière magique, un mouton tenu en laisse, un épouvantail-totem, des échanges de sexe, des voyages dans tous les âges. Nous avons subi chacun individuellement un procès et une réhabilitation.

Littéralement. En tant que

personne, pas que "personnage". Et à travers ces expériences anarchiques, incohérentes, ces moments d'enthousiasme ou de perte de désir, ces jeux muets ou bavards, souvent intimes, impudiques, hystériques même, finalement nous avons construit une vie à nous, emmagasiné des souvenirs en commun, repéré une maison possible.

Nous avons vécu ensemble une expérience réelle-imaginaire pendant un travail-jeu de quatre semaines. Et nous avons pratiqué l'Utopie au bout du compte !

Si cette cellule, puisqu'il faut revenir à l'appellation initiale, fut une ré-

ussite c'est que nous avons su prendre les risques de cette liberté proposée au départ. Que nous avons dû nous ouvrir les uns aux autres, nous désarmer, faire un va-et-vient entre un matériau théâtral éventuel et le matériau de notre propre vie. Le théâtre ne pouvait que s'y retrouver ! Ce n'est pas une pièce que Serge pourrait écrire mais vingt, ou aucune. Car c'était aussi un de nos droits possibles, qu'aucun résultat palpable n'en sorte. Peut-on souhaiter théâtre plus ouvert ?

Jean-Gabriel NORDMANN

* Serge Ganzl, avec Françoise Bette, Christian Drillaud, Catherine Lecocq, Jean-Gabriel Nordmann et Viviane Théophilidès, a animé une Cellule de Création hors public, en s'appuyant sur un canevas. Il a, au cours des séances de travail, rassemblé des éléments qui pourront - nous l'espérons ! - lui permettre d'écrire une nouvelle pièce.

THEATRE OUVERT TITRE A VOIR 21 RUE CASSETTE
PARIS 11^e

REGARDER CES DEUX GROS CAHIERS CARTONNES QUI SONT LES TRACES DE LA CELLULE DE CREATION . ET LES OUVRIR SUR LES CHOSES MORTES DE L'ECRITURE . ET LES MOTS ARRETES . STRATIFIES DANS LA MEMOIRE . PRISONNIERS DE LA COLERE . CAR C'EST DANS LA RAGE CONTRE LES

AUTRES ET LE MONDE QUE S'EPUISENT LES JOURNEES . CE QUI RESTE DU MAGMA D'UN MOIS PASSE ENSEMBLE . CET EMBRYON DE GROUPE OU CELLULE : DES MOTS OBJETS . DES SIGNES INSOLENTS DE SOUFFRANCE . DES DESCRIPTIONS DE MOUVEMENTS BRISES . DES GESTES CREPITANTS D'INSOLENCES

DESIRS ET ANGOISSE MELES . LA MALADIE . LA MATIERE EST LOURDE EPASSE DESOLEE ET LE REGARD ETONNE D'Y PERCEVOIR LE NON-DIT CE QUI EST DE L'HISTOIRE SANS L'HISTOIRE . FEMMES ET HOMMES QUI ONT ENFANTES CE MONSTRE EN SONT LES DEMIURGES RAYONNANTS

. IL NE FAUDRA PAS CHOISIR . MAIS SE LAISSER PRENDRE DANS LES FILETS DE LEURS DELIRES QU'ACCOUCHENT UN OBJET INFORME . NE DE MULTIPLES BOUCHES . BABILLE INTARRISSABLE ET SILENCE DE FILS INVISIBLES . QUE JE POURRAIS A MON TOUR LIRE . DANS PEUT ETRE UN TEXTE OU

UNE PIECE . CE QUI RESTE . LES TRACES . ET DEVENIR AINSI . SINON L'AUTEUR . DU MOINS LE TEMOIN . CE SECOND TRAVAIL PRESQUE SOLITAIRE DEVRAIT NOUS DONNER L'ENVIE A NOUS SIX DE PASSER DU REEL A LA FICTION . AU THEATRE . A VOIR .

SERGE GANZL

des auteurs...

Manuscrits reçus

- Andrée ALGAN, *Avec des mains de pêcheur d'éponges.*
 Jacques-Pierre AMETTE, *Les sables mouvants.*
 Jean-Pierre BACRI, *Le grain de sable.*
 Marc BERNARD, *Les métamorphoses d'Ovide.*
 Daniel BESNEHARD, *Ceux qui tombent... onze carreaux d'intimité. Les mers grises.*
 Henri BOCCARA, *Les métamorphoses de Jeanne.*
 Jacques BONCOMPAIN, *La Perruque et la livrée.*
 Marcel BOZONNET, *Le corps à refaire.*
 Michel BUENZOD, *La Manifestation.*
 Denise CHALEM, *A cinquante ans elle découvrait la mer.*
 Jean-Jacques CHOLLET, *Morne Marne.*
 Alexandre DARBELOV, *Crêpuscule de raison.*
 Dania DECERLE/LIVERES, *L'ancre de Grégory. Ce Cher Julien. C'est l'enfer.*
 Marcel DECOMBIS, *La mort de Démophile. Prémèvères et Paquerettes. Un certain Erostrate.*
 Andrée DELMAS, *A l'ombre d'une Abbaye.*
 Jean DEMELIER, *Le jeu des Prisonniers.*
 Jacques DI NOCERA, *Fortune.*
 Louise DOUTRELIGNE, *Ainsi soit-il !*
 Michèle EDELMANN, *Les perdants magnifiques.*
 Guy FOISSY, *L'ABACA ou "Le premier mot du dictionnaire".*
 Joseph GAINES, *A deux pas d'ici.*
 Bruno GARCIN, *Je t'aime, c'est nerveux.*
 Farid GAZZAH, *Zina.*
 Yannick GIROUARD, *Traître à la révolution.*
 Jean-Claude GROSSE, *La lutte des places.*
 Guillaume KERGOURLAY, *Bitekla ou la cinquantième auberge.*
 Denis LABAYLE, *Aux armes citoyennes...*
 Jean LAUGIER, *Neptune ou "La Comédie de Dieu". Le grand Et Cetera.*
 Pierre LEAUD, *Les Rouquins ou Bon anniversaire...!*
 François LEJEUNE, *Barbe-bleue. Sahara-Squatt.*
 Roger LE GALL, *La Croisière de Monsieur Coltrac.*
 Jean-Marie LEROY, *Aldebert ou le partenaire de vie.*
 Elizabeth MARIE, *Aller-Retour.*
 Simone MORIO, *Festin-Farce.*
 Maurice PEREZ, *Le marchand de Cymbales.*

- Xavier-Agnan POMMERET, S.A. Le Moule.
 Robert POUDEYOU, *La Tranchée.*
 RONSMANS, *Moloch et Breck.*
 Virgil TANASE, *Le Triangle d'Or.*
 Gérard THOURAILLE, *Alchimie.*
 J. VALLEE, *Abirag la Sunamite.*
 Thierry VAN EYLL, *Alban Diagre.*
 Philippe ZENATTI, *Siméon le stylite.*

joués

- Louis CALAFERTE, *Tu as bien fait de venir, Paul,*
 diffusion sur France Culture,
 le 10 mai à 20 h.

Théâtre Ouvert et après

- L'Atelier*, de Jean-Claude GRUMBERG
 création au Théâtre National de l'Odéon, mise en scène de Maurice Bénichou, Jean-Claude Grumberg et Jacques Rosner,
 à partir du 18 avril 1979.
- Un balcon sur les Andes*, d'Eduardo MANET, diffusion sur France Culture, le 24 mai à 20 h.
- Remembrances d'amour*, de Daniel MESGUISCH, au Festival du Mexique, par le Théâtre du Miroir, mise en scène de l'auteur, à partir du 17 mai.
- Les Travaux et les Jours*, de Michel VINAVER, diffusion sur France Culture, le 22 mars à 20 h.
- Loin d'Hagondange*, de Jean-Paul WENZEL, dramatique, en langue allemande, présentée au Goldenes Festival Prag, qui a lieu du 13 au 21 juin à Prague.

DERNIERE MINUTE

Auteurs, comédiens, metteurs en scène, techniciens: nous vous attendons au dernier mardi de Théâtre Ouvert de la saison, qui aura lieu à nos bureaux, 21 rue Cassette, Paris 6e, le 19 juin 1979 à 20 h 30.

Impression spéciale Recherche-Action Théâtre Ouvert/Ecritures
 21, rue Cassette, 75006 Paris (222.77.00) - Dépôt Légal : N°45420 du 17.2.78

Directeur de la publication : Micheline ATTOUN - Rédaction : Lucien ATTOUN,
 Micheline ATTOUN, Françoise DESCOTILS, Madeleine LINETTE, Ricardo MARQUEZ,
 Dominique NORES.